

REPRISES

La Mère de Mikio Naruse

À l'ombre du regard

Chaque film de Mikio Naruse, malgré la permanence des thèmes et souvent des acteurs, reste un corps singulier dont on découvre à mesure qu'il se déploie le rythme vital qui l'anime, les ramifications étonnantes de son récit et la richesse de ses répétitions imprévisibles qui, par vagues successives, viennent gonfler la gamme des sentiments en demi-teinte d'un léger courant d'air, le repentir de ce qui s'est inscrit confusément et qui, sans qu'on s'en aperçoive, empêche tout retour en arrière. *La Mère* prend la forme d'une respiration : celle d'une vie qui s'ouvre et se peuple pour, doucement, se resserrer sur du vide. Pas la vie d'un seul individu, mais la vie collective d'une famille que nous présente la fille aînée en voix off et la caméra par bonds consécutifs dans leur maison, pièce par pièce, tressant ensemble chacun des personnages : la mère qui passe un petit balai s'avance sur le seuil et observe son fils malade, qui se redresse et, un voile devant les yeux, fixe sa petite sœur à l'autre bord. Dehors, on retrouve la grande étendant un futon humide. Elle désigne le coupable qui fait pipi la nuit, un petit garçon que sa tante, fauchée, a laissé en pension dans la famille. Ne manque que le père, pas loin, qui s'éloigne de dos vers la limite du jardin, tandis que sa fille donne son historique ouvrier et son surnom : Popeye.

Mais le film continue de s'étendre dans les séquences suivantes, accumule d'autres lieux, invite de nouvelles personnes. La maison se meuble, des liens se tissent. Il y a bien un deuil, puis trop vite, un deuxième, mais les disparitions, qui se fondent dans la bonne volonté affichée, sont adoucies par de nouvelles entrées dans le récit, membres familiaux plus lointains, clients de la blanchisserie gérée par la mère, habitants de cette petite ville pauvre qui s'anime d'une fête et d'un concours de chanson. Un jeune boulanger ouvre même sur l'Occident, amateur d'*O sole mio*, des classiques littéraires et de peinture occidentale, au risque de consterner ses parents avec des petits pâtés Picasso de son invention. Tandis que le spectateur prend la mesure de ce temps qui passe où les événements, pourtant nombreux, n'embrayent jamais sur une simple ligne ou la centralité d'un personnage, un tragique imperceptible, contenu et bouleversant installe peu à peu sa charge.

La délicate retenue de cette émotion déployée dans la durée ne tient pas qu'à la constance admirable du personnage de mère courage et à la réserve expressive de son interprète, la merveilleuse Kinuyo Tanaka. La mère veille bien sur les membres de sa



TOKYO COMPANY

famille, inconscients, frivoles, endormis, mourants. Mais leurs yeux ne sont pas en tout temps fermés, ils voient aussi. Chaque séquence du film épouse les angles subjectifs d'un ou deux personnages, qui ont moins pour objet de mettre le spectateur à la place psychologique de chacun que de le plonger dans celle, plus générique, d'un observateur empathique et impuissant. C'est que tous les personnages sont aussi des témoins dont les possibilités d'action ne comptent qu'une carte ou deux, vite jouée et insuffisante pour remettre à flot l'économie familiale, mais qui ajoute tout de même au bonheur d'être ensemble.

En ressort le sentiment déchirant d'assister en direct à la constitution d'une solitude généralisée, d'un quant-à-soi imposé par une nécessité tragique. La famille perd ses membres un par un et le cadre topographique se recentre à l'échelle de cette mère que l'on a vue œuvrer sans cesse autour de ceux qu'elle aime, et qui ne pourra s'en sortir matériellement qu'en prenant sur elle et en renonçant à eux, forcée par le sort, puis volontairement. Naruse, toujours marxiste, démontre que ce tragique tient à une simple démarcation : ce qui existe en quantité suffisante pour être partagé (nourriture, argent, enthousiasme) peut unir ; à l'inverse, tout manque persistant, même en quantité infime, divise sans retour. Il le prouve jusqu'au dernier moment, ironie tendre et terrible, en montrant le jeune apprenti arrivé à la blanchisserie, un adolescent dont le statut permet à la mère de ne pas le payer, qui écrit à la sienne dont il est séparé et s'écroule de fatigue sans avoir pu commencer sa lettre.

Pierre Eugène

La Mère (Okaasan) de Mikio Naruse. Japon, 1952. Sortie le 18 novembre.